

rage devant la vie". Il faut aussi examiner le *gouvernement*, à cause du "retentissement possible, sur la vie d'un groupe humain, de cette puissance régulatrice d'où partent de si vigoureuses et de si multiples impulsions". On était en plein dix-septième siècle: souvenons-nous de la "difficulté pour les hommes de ce temps-là, peu faits au relativisme des formes politiques, de plier, selon les besoins, la roideur de leur dogmatisme administratif." Les critiques n'ont pas manqué de pleuvoir contre le système colonial français, où quelques-uns ne voient qu'un absolutisme sans frein en face d'une obéissance d'esclaves. L'abbé Groulx en a meilleure estime: sans doute, "les attributions mal définies du gouverneur et de l'intendant avaient gratifié le pays d'un gouvernement à deux têtes"; notre part de liberté a bien été un peu sacrifiée par le triomphe des conceptions impérialistes de Colbert sur les maximes libérales de Richelieu; mais, "si le Conseil souverain n'inaugure point chez nous le gouvernement constitutionnel, il a constitué, à n'en pas douter, le gouvernement... d'une aristocratie aux mains libres et au franc parler", en même temps que la justice canadienne revêtait des allures de bonhomie patriarcale. *L'Eglise* enfin "s'appropriera la veillée de notre berceau". L'historien nie que l'Eglise ait jamais voulu faire de la Nouvelle-France une théocratie, et il fait de même bonne justice du vieux reproche de l'exclusion des huguenots; mais, si la colonisation fut entreprise chez nous avec une pensée d'apostolat, s'il y eut de la "noblesse dans l'attitude de la France à l'égard des nations indigènes", si Montréal surtout eut à ses débuts "la splendeur attirante de je ne sais quelle cité mystique", il faut saluer ici l'influence catholique, et conclure que "ce fut la suprême bénédiction de notre naissance qu'un enchaînement providentiel de causes et de circonstances aient favorisé ici une grande et souveraine action de l'Eglise".

Deux conférences débordantes de faits racontent ensuite l'établissement de la colonie, c'est-à-dire "l'histoire de la conquête du sol, conquête laborieuse, s'il en fut". L'auteur eût voulu intituler cette étude: "le triomphe de l'énergie paysanne." Dès le début, le marchand se trouve être l'ennemi de la colonisation et des missionnaires, ce qui jette un détestable antagonisme "entre les intérêts d'un groupe d'étrangers et d'exploiteurs et l'existence même de la colonie". Mais, Hébert, Couillard, Giffard et d'autres, étaient là: et "ce sont les petits labeurs des petits paysans qui ont conquis le sol pied à pied". "Une croissance qui est d'une progression lente, mais autonome, sans forte poussée de l'extérieur", telle est la physionomie de cette époque. Au travers de ce travail constructeur se jette l'Iroquois féroce et rusé: "quoi de plus fantastique, en vérité, que le spectacle de cette poignée de sauvages défiant et insultant ainsi, pendant plus de vingt ans, le drapeau de la première puissance de l'Europe!" Si les colons ne sont pas tous rembarqués, il faut croire à une action surnaturelle, à des batailles décisives de prières et de sacrifices. Voilà comment apparaît notre ancêtre, "qui, dans notre histoire comme dans le bronze, n'est à sa place que sur un socle, dans une attitude de foi et de labeur, la tête nue sous notre grand ciel, la faucille d'une main, et, de l'autre, élevant vers le Créateur sa première gerbe de blé". Mais voici venir la tenure seigneuriale, "copie assez peu ressemblante de la féodalité française"; voici venir surtout l'intendance de Talon, "premier effort énergique et sincère vers l'organisation non seulement d'une colonie, mais d'un peuple", et le progrès s'affirme. Sans doute, il faut admettre "l'incoercible éparpillement" de tous ces coureurs de bois, qui, dans cet